



www.comptoir litteraire.com

présente

"Lettre à d'Alembert sur les spectacles"

(février 1758)

pamphlet de Jean-Jacques ROUSSEAU

pour lequel on trouve :

- l'établissement de la genèse,
- un résumé,
- un commentaire.

Bonne lecture !

Genèse

La lettre était adressée par «*Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, à M. d'Alembert, de l'Académie Française, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suède, et de l'Institut de Bologne sur son article GENÈVE, dans le VIIe volume de l'Encyclopédie et particulièrement sur le projet d'établir un théâtre de comédie en cette ville.*»

Le «*VIIe volume de l'Encyclopédie*» avait paru en octobre 1757. L'article "Genève" y tenait une place exceptionnelle par rapport aux autres articles portant sur les États politiques. D'Alembert s'était renseigné sur place, notamment auprès de Voltaire qui résidait alors dans la ville. Il faisait un vif éloge

de l'organisation politique de cette république et de ses pasteurs qu'il trouvait tolérants, dont il disait qu'ils «n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait» qui avait pris le pas sur le dogmatisme calviniste, jugeant même que le christianisme genevois était presque identique au déisme des «philosophes» ; qu'ils montraient du respect pour toutes les opinions. Cependant, il déplorait le maintien d'une rigueur morale qui leur faisait condamner le théâtre, qui interdisait toute représentation théâtrale ; il leur demandait d'établir un théâtre qui aurait permis aux citoyens d'avoir une plus large connaissance du monde. En effet, les «philosophes» encourageaient l'art dramatique (Voltaire écrivait des pièces, comme Diderot qui avait même défini le drame bourgeois), considéraient que la tragédie et la comédie donnent des «leçons de vertu, de raison et de bienséance». Le texte de d'Alembert avait d'ailleurs été écrit à l'instigation de Voltaire qui, aux "Délices", faisait secrètement jouer ses pièces de théâtre devant des amis proches (et invitait d'ailleurs Rousseau à y présenter les siennes), et s'était juré que «Genève aura une comédie malgré Calvin».

Rousseau avait donc entrepris de répondre à d'Alembert, pour s'opposer en fait à Voltaire. Comme, au terme de cette année, il avait perdu toutes ses amitiés anciennes, ce fut dans un état de «tristesse sans fiel», qui explique le «*ton singulier de l'ouvrage*», qu'en trois semaines, il rédigea le texte.

Résumé

On peut distinguer :

- Une première partie où il prend la défense des pasteurs de Genève, estimant que c'est à eux d'exposer leurs opinions, que d'Alembert a tort d'interpréter leur pensée, et de leur créer des ennuis en les présentant comme des hérétiques qui ne croient pas aux peines éternelles.
- Une deuxième partie où Rousseau montre les dangers du théâtre, l'appréciant en fonction de sa portée morale. Il se demande comment le dramaturge peut corriger les mœurs puisqu'il est obligé, pour plaire, de flatter les goûts du public, et d'exciter ses «passions» [«sentiments»]. Il émet cette condamnation : «*Le théâtre purge les passions qu'on n'a pas et fomenté celles qu'on a*». Indiquant encore qu'on prétend que le théâtre «*rend la vertu aimable et le vice odieux*», il se demande : à quoi bon? Il considère que «*la source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête, et nous inspire de l'aversion pour le mal, est en nous et non dans les pièces*». Il croit qu'il est dangereux pour la collectivité de se regarder vivre inutilement dans des œuvres sans portée. Il lui semble que, puisque le théâtre est le miroir d'une société, il faut reconnaître qu'au mépris de toute raison, le public se laisse guider d'ordinaire par une curiosité malsaine, par un simple désir de divertissement et par le goût du bavardage. Cet état de choses, encore qu'il soit inconscient, est imputable à la société et non à la nature même de l'être humain. En conséquence, celui qui entend lutter contre les «*sophismes*» du progrès et de la société se doit de bannir toutes les illusions dangereuses, au nombre desquelles se trouve le théâtre.

Rousseau porte un jugement sur les deux grands genres de théâtre :

- La tragédie excite «*les passions*», éveille la pitié à l'égard de héros imaginaires qui sont des criminels et des anormaux. Or cette pitié n'est qu'un attendrissement superficiel ; elle n'exige de nous aucun sacrifice, et ne saurait réformer une âme mauvaise ; au contraire, satisfaits de notre «*belle âme*», nous nous dispensons de pratiquer la vertu. De plus, la tragédie est trop au-dessus du réel pour que ses leçons puissent nous toucher : «*Heureusement, la tragédie, telle qu'elle existe, est si loin de nous, elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices n'est guère plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile, et qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait aussi moins de mal.*» Rousseau prit pour exemples d'une part, "*Mahomet*" de Voltaire, "*Atrée*" et "*Catilina*" de Crébillon, qui montrent le triomphe de criminels ; d'autre part, "*Phèdre*" de Racine et "*Médée*" de Corneille, qui montrent des exemples de passion et de folie.

- La comédie est plus près de la vie, mais elle n'en est que plus immorale car elle rend le vice aimable, et ridiculise la vertu. Rousseau s'efforce de déterminer s'il existe quelque comédie capable d'influencer en bien l'esprit des êtres humains, pour conclure : *«Tout en est mauvais et pernicieux, tout tire à conséquence pour les spectateurs ; et le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que plus la comédie est agréable et parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs.»* Alors que Molière a dit que «l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes» (préface de "Tartuffe"), Rousseau lui reproche au contraire de favoriser les vices, et de ne s'en prendre qu'aux ridicules (*«Le ridicule est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte»*). L'une de ses cibles principales est "Le misanthrope", qu'il considère comme le chef-d'œuvre de Molière. Mais il s'en prend aussi à la scène de "L'avare" qui oppose, dans un même désir, le père usurier et le fils prodigue.

Un autre danger du théâtre réside dans la peinture de l'amour, car celle-ci, au lieu de nous apprendre à dominer nos faiblesses, nous conduit à nous y abandonner. Rousseau remarque que les beaux parleurs sont souvent de grands menteurs, et que l'amour véritable possède les âmes trop puissamment pour qu'elles aient l'esprit de trouver les mots justes : *«De la manière que je conçois cette passion terrible, son trouble, ses égarements, ses palpitations, ses transports, ses brûlantes expressions, son silence plus énergique, ses inexprimables regards, que leur timidité rend téméraires, et qui montrent les désirs par la crainte ; il me semble qu'après un langage si véhément, si l'amant venait à dire une seule fois : Je vous aime, l'amante indignée lui répondrait : Vous ne m'aimez plus, et ne le reverrait de sa vie.»*

Rousseau considère que sont des pièces dangereuses "Zaïre" de Voltaire (il déplore que Zaïre, pure, céleste, bafouée dans sa foi, dans son honneur, accusée, calomniée, finisse transpercée autant par la lame que par la jalousie aveugle d'Orosmane) et "Bérénice" de Racine (il regrette que nous sommes amenés à plaindre Bérénice et Titus, et à maudire le devoir qui les sépare).

- Une troisième partie où Rousseau, qui place ici sa devise : «Vitam impendere vero» [«Consacrer sa vie à la vérité»], développe une condamnation du phénomène social qu'est le théâtre (*«L'on croit s'assembler aux spectacles, et c'est là que chacun s'isole ; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivants»*), une condamnation des comédiens (leurs mœurs sont dépravées, ils offrent un exemple déplorable aux honnêtes citoyens, sont facteurs d'immoralité). Il préconise les distractions simples, les fêtes par lesquelles un peuple libre célèbre son unité, et jouit de *«la volonté générale»* qui fonde la république une et indivisible, fêtes patriotiques inspirées de celles de Sparte, car, selon lui, *«c'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout était plaisir et spectacle»*.

Il approuve donc le fait qu'il n'y ait pas de théâtre à Genève. Imaginons, dit-il, les funestes effets de l'installation d'un théâtre chez les Montagnons, campagnards du Jura qui montrent *«un mélange étonnant de finesse et de simplicité qu'on croirait presque incompatibles»* ; qui vivent heureux conformément à la nature ; qui mènent une existence laborieuse et simple ; qui ont des mœurs saines : aussitôt apparaîtraient parmi eux la paresse, les vices, la vie chère, l'augmentation des impôts. À Genève même, le théâtre favoriserait le luxe, accroîtrait l'inégalité, altérerait la liberté, et affaiblirait le civisme. Rousseau exhorte la jeunesse genevoise à s'opposer de toutes ses forces à l'installation d'un théâtre, à ne pas céder les biens qu'elle possède contre la vaine espérance d'un lendemain meilleur.

Commentaire

«La lettre à d'Alembert sur les spectacles» est un texte très important car Rousseau y appliqua à un cas particulier les principes dégagés dans ses deux premiers "Discours", y précisa quelques aspects de son attitude morale, y révéla le rigoureux calvinisme qui régnait à Genève.

En fait, cette diatribe contre le théâtre, enflammée mais affligeante d'étroitesse, était la résurgence d'un vieux débat sur la moralité du théâtre, ses arguments ressemblant à ceux que Bossuet déjà avait proclamés. Rousseau avait beau jeu de dénoncer l'immoralité des personnages du théâtre ; mais, s'ils

paraissent immoraux quand on les juge individuellement, dans l'absolu, si leurs vices ont de déplorable effets sociaux, leur châtement a une portée morale.

Ce qui était nouveau, c'était la conviction du «*citoyen de Genève*» qui, face aux «*beaux esprits de Paris*», condamnait '*Le misanthrope*' de Molière en prêtant à Philinte, «*l'homme de société*», idéal de Voltaire et des autres philosophes, les défauts de Grimm, son ennemi intime, en prenant la défense d'Alceste qu'il façonnait à sa propre image. En critiquant les beaux parleurs, il plaidait visiblement sa propre cause, car, du fait de sa timidité, il était très mal à l'aise dans les salons, très maladroit dans les conversations, manquait de réparties. D'ailleurs, il s'était brouillé avec la société mondaine où on le considérait comme un ours. Quant à son irritation à propos d'Harpagon, elle est ridicule car le personnage est grotesque.

Dans la '*Quatrième lettre*' à M. de Malesherbes, il se vanta : «*C'est quelque chose d'avoir pu contribuer à empêcher, ou différer au moins dans ma patrie, l'établissement pernicieux que pour faire sa cour à Voltaire à nos dépens, d'Alembert voulait qu'on fit parmi nous*», tout en reconnaissant : «*Si j'eusse vécu dans Genève, je n'aurais pu, ni publier l'épître dédicatoire du "Discours sur l'inégalité", ni parler même de l'établissement de la comédie, du ton que je l'ai fait.*»

Bien qu'il était lui-même l'auteur de pièces de théâtre et, surtout d'opéras qui l'avaient rendu célèbre, comme il obéissait à la logique de son "*Discours sur les sciences et les arts*", il considéra que le théâtre est l'expression la plus nette de la corruption de la civilisation contemporaine. Il voyait, dans le spectacle «*exclusif*» qui renferme «*tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur, qui les tient craintifs et immobiles dans le silence et l'inaction*», une métaphore de l'absolutisme monarchique qui oblige ses sujets à ne communiquer entre eux que par l'intermédiaire du roi, ici, de la scène.

Dans les pages magnifiques qui concluent la '*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*', dont il allait d'ailleurs se souvenir dans la '*Neuvième promenade*' de ses '*Réveries du promeneur solitaire*', il opposait au théâtre les célébrations publiques et la fête, qu'il décrivait ainsi : «*Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez les acteurs eux-mêmes, faites que chacun se voie et s'aime dans les autres...*» Alors qu'à Sparte, qu'il vantait, le plaisir avait été peu présent, il considérait la fête comme le symbole de la démocratie. Du fait que l'obsession de la surveillance, sinon du complot, remontait loin dans son existence, cet idéal de la fête civique est celui de la transparence. Il semblait donc appeler ici ces expériences théâtrales qui se firent au XXe siècle :

- «les spectacles de masse» dont parlait Artaud (dans '*Le théâtre et son double*', 1938) qui auraient «un peu de cette poésie qui est dans les fêtes et dans les foules, les jours, aujourd'hui trop rares, où le peuple descend dans la rue» ;

- le «happening» des années soixante, qui provoquait une participation du public dans un environnement sonore et dramatique, se situant entre l'improvisation intégrale et le psychodrame ; qui, en principe, supprimait la dualité scène-salle, la dualité comédien-spectateur, une action préalablement fixée dans un texte ou même un scénario.

Dans '*Les confessions*', Rousseau indiqua : «*La "Lettre à d'Alembert sur les spectacles" eut un grand succès*», car «*elle respirait une douceur d'âme qu'on sentit n'être point jouée*» (II, 263). L'œuvre eut en effet un succès d'édition puisque Rey dut faire une seconde édition dès le début de 1759. Mais elle souleva de nombreuses polémiques. Comme, alors qu'il était auteur de pièces de théâtre et d'opéras, Rousseau condamnait les arts et les spectacles, ses contemporains se sont gaussés de ce paradoxe, et "*La lettre à d'Alembert*" lui valut des critiques de ses anciens amis, et la haine farouche de Voltaire. Pour répondre à ses objections, d'Alembert fit remarquer que son adversaire avait interprété son article dans un sens beaucoup trop étroit ; aussi se reconnaissait-il le droit de discuter la question comme il l'entendait, tant pour recueillir les opinions des pasteurs les plus éclairés que pour donner le branle à quelque réforme des mœurs genevoises ; en mai 1759, il répondit par une '*Lettre de M. d'Alembert à M. J.J. Rousseau*' dans laquelle il soutint que le théâtre peut être plaisant et utile à la fois. Les critiques de Marmontel et de Grimm furent plus vives. Le marquis de Ximénès écrivit une '*Lettre à M. Rousseau sur l'effet moral des théâtres*'. Palissot le traita de fou. Mais son

détracteur le plus acerbe fut Voltaire qui se battait depuis des années pour que ses pièces soient représentées à Genève.

D'une façon générale, "*La lettre à d'Alembert*" consumma la rupture de Rousseau avec ses anciens amis, les «philosophes», qui étaient passionnés de «civilisation», car, au-delà de la critique des arts civilisés, on trouve dans le texte l'évocation nostalgique d'une société patriarcale, le désir d'une société sans rupture, à l'abri des décadences, surtout.

De son côté, le parti dévot apporta à Rousseau son soutien, le jésuite Berthier prenant son parti dans le "Journal de Trévoux".

À Genève même les réactions furent partagées. L'oligarchie s'opposa à Rousseau alors que le parti populaire applaudit à la dénonciation d'un clivage social et politique. Bien que Rousseau se soit tenu éloigné de la querelle religieuse, les pasteurs genevois le félicitèrent.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com